

III

Tout homme doit certainement avoir une représentation quelconque de sa relation avec l'univers, parce qu'un être qui raisonne ne peut pas vivre sans relation aucune avec le monde qui l'entoure. Et comme l'humanité n'a trouvé jusqu'à présent que trois de ces relations, chaque homme doit nécessairement adopter l'une d'elles, et, qu'il le veuille ou non, il appartient à l'une des trois religions fondamentales de l'humanité.

C'est pourquoi l'affirmation si répandue des hommes cultivés du monde chrétien, qu'ils se sont élevés à un si haut degré de développement qu'ils n'ont plus besoin d'aucune religion, est absurde parce que, en réalité, en ne reconnaissant pas la religion chrétienne, la seule qui convienne à notre époque, ils professent sans s'en douter une religion inférieure, sociale ou païenne.

Un homme sans religion, c'est-à-dire sans relation avec l'univers, est aussi impossible qu'un homme sans cœur. Il peut être inconscient de sa religion comme il peut ignorer qu'il a un cœur, mais il ne peut pas plus exister sans l'une que sans l'autre.

Mais on dira peut-être que la définition de notre relation avec le monde extérieur est l'affaire de la philosophie ou de la

science en général ; non celle de la religion. Je ne le pense pas. Je crois, au contraire, que cette supposition que la science, et la philosophie y comprise, puisse définir notre relation avec le monde extérieur, est tout à fait erronée et a été la cause principale de ce fouillis d'opinions qui règnent dans notre société actuelle sur la religion, la science et la morale.

La science, y compris la philosophie, ne pouvait pas établir la relation de l'homme avec l'infini, parce que cette relation existait avant qu'une science ou une philosophie quelconque pût être créée.

De même qu'il est impossible à l'homme de trouver la direction, à l'aide de n'importe quel mouvement — tout mouvement ayant nécessairement une direction — il est impossible, à l'aide de la philosophie ou de la

science, de trouver la direction que ce travail intellectuel doit prendre — tout travail intellectuel ayant nécessairement une direction quelconque. — Et cette direction c'est la religion qui l'indique.

Tous les systèmes philosophiques connus, depuis Platon jusqu'à Schopenhauer, suivaient toujours la direction que leur donnait la religion.

La philosophie de Platon et de ses disciples était *païenne* ; elle recherchait les moyens d'acquérir la plus grande somme possible de bonheur, autant pour l'individu que pour le groupe dans l'Etat.

La philosophie du moyen âge, procédant de la même conception païenne de la vie, recherchait les moyens de salut de l'individualité, c'est-à-dire l'acquisition du plus grand bonheur possible pour l'individu,

dans la vie future. Et c'est seulement dans ses essais théocratiques qu'elle traitait de l'organisation des sociétés.

La philosophie moderne, celle des Hégel comme celle de Comte, a pour base la conception de la vie sociale et religieuse. La philosophie pessimiste de Schopenhauer et de Hartman qui a voulu s'affranchir de la conception religieuse juive, est tombée malgré elle sous l'influence du bouddhisme.

La philosophie n'a donc toujours été et ne sera toujours que l'étude des relations de l'homme avec l'univers établies par la religion, puisque, avant que la religion les eût établies, il ne pouvait y avoir de données pour des investigations philosophiques. De même en ce qui concerne les sciences exactes dans le sens étroit de ce mot. Une pareille science n'a toujours été et ne sera

toujours que l'étude de tous les objets et de tous les phénomènes sujets à l'investigation, par suite d'une certaine relation de l'homme avec le monde établie par la religion.

La science a toujours été et sera toujours non pas la connaissance du « tout », comme le croient naïvement aujourd'hui les savants, puisque ce tout comprend un nombre infini d'objets et de phénomènes, mais seulement la connaissance de ce que la religion met progressivement en lumière parmi le nombre infini d'objets, de phénomènes et de conditions qui peuvent être étudiés. C'est pourquoi il n'y a pas une science, mais il y en a autant qu'il y a de degrés de développement de la religion.

IV

Chaque religion embrasse un certain nombre de phénomènes sujets à l'étude; c'est pourquoi la science de chaque époque et de chaque peuple porte toujours l'empreinte de la religion au point de vue de laquelle elle envisage l'objet de ses études.

C'est ainsi que la science païenne, rétablie à l'époque de la Renaissance, et qui règne encore dans notre société actuelle, a été et continue à être seulement l'étude des conditions grâce auxquelles l'homme

pourrait réaliser son plus grand bonheur, et des phénomènes qui peuvent le lui assurer. La science et la philosophie brahmine et bouddhiste n'avaient en vue que l'étude des conditions qui pourraient nous délivrer de nos souffrances. La science juive, le talmud, n'avait en vue que l'étude des conditions que l'homme doit observer pour ne pas enfreindre sa convention avec Dieu et pour maintenir le peuple élu à la hauteur de sa mission. La science vraiment chrétienne, celle qui commence seulement à éclore, est l'étude des conditions grâce auxquelles l'homme peut apprendre les prescriptions de la volonté supérieure qui l'a envoyé sur la terre, et les appliquer dans la vie.

Ni la philosophie ni la science ne peuvent établir les relations de l'homme avec l'in-

fini, parce que cette relation doit exister avant qu'une science, une philosophie quelconque puisse être créée. En outre, la science est impuissante à accomplir cette mission parce qu'elle étudie les phénomènes naturels par la seule raison et indépendamment des sentiments intimes du chercheur. Or, la relation de l'homme avec l'infini doit être établie non seulement par la raison, mais encore par le sentiment, par l'ensemble des forces spirituelles de l'homme.

On a beau lui expliquer que tout ce qui existe est simplement composé d'atomes, que l'essence de la vie est une substance ou une volonté, ou bien que la chaleur, la lumière, le mouvement, l'électricité sont des manifestations diverses de la seule et même énergie, tout cela n'indiquera pas à l'homme sa place dans l'univers, à lui, être

qui sent, qui souffre, qui se réjouit, qui s'attriste et qui espère.

Cette place, seule, la religion la lui indique ; elle lui dit : L'univers existe pour toi ; donc prends de cette vie tout ce que tu peux prendre ; — ou bien : Tu es membre d'un peuple élu de Dieu ; sers ce peuple, accomplis tout ce que Dieu te commande et tu conquerras, avec ton peuple, le plus grand bonheur qui te soit accessible ; — ou bien : Tu es l'instrument de la Volonté supérieure qui t'a envoyé sur la terre pour l'accomplissement de ta mission ; pénètre cette Volonté, accomplis-la, et tu feras pour ton bonheur le plus que tu pourras faire.

Pour comprendre la philosophie et les sciences, il faut des études préparatoires ; pour suivre la religion, ce n'est pas nécessaire, le plus borné, le plus ignorant

peut suivre l'enseignement de la religion.

Pour trouver sa relation avec l'univers qui l'entoure, l'homme n'a besoin d'aucune connaissance scientifique ; la multiplicité des sciences, en encombrant l'intelligence, est plutôt un empêchement à la solution cherchée. Ce qu'il faut, c'est cette renonciation, au moins temporaire, aux vanités mondaines, cette conscience de notre nullité et cette sincérité qui se rencontrent le plus souvent, comme dit l'Évangile, chez les enfants et chez les simples.

C'est pourquoi nous voyons souvent que les hommes les plus ignorants et les plus simples comprennent et acceptent consciemment et très facilement la conception supérieure de la vie, la conception chrétienne, tandis que les hommes les plus cultivés et les plus savants continuent à

croupir dans le plus grossier paganisme.

Ainsi nous voyons des hommes, parmi les plus instruits et les plus cultivés, trouver le sens de la vie dans la jouissance individuelle ou dans la délivrance des souffrances, comme le croyait le très intelligent et le très instruit Schopenhauer, tandis qu'un simple moujik sectaire, illettré, trouve sans efforts le sens de la vie là où l'ont trouvé les plus grands sages de la terre, les Epictète, les Marc-Aurèle, les Sénèque, à savoir que l'homme est l'instrument de la Volonté de Dieu, qu'il est le fils de Dieu.

V

Mais quel est le moyen de trouver ce sens de la vie, sans la science ni la philosophie ? Si ce savoir n'est ni philosophique ni scientifique, quel est-il ? comment le définir ?

A ces questions, je ne puis répondre autrement qu'en rappelant que, puisque la science de la Religion est celle sur laquelle se fonde toute autre science et qui précède toute autre science, nous ne pouvons pas la définir, n'ayant pas de moyens de définition.

En théologie, cette science est appelée révélation, et ce nom, si on ne lui attribue pas une signification erronée, serait parfaitement juste, parce que cette science est acquise non par l'étude et par les efforts d'un homme ou d'un groupe d'hommes, mais par la pénétration de la raison infinie qui se dévoile, qui se révèle progressivement aux hommes.

Pourquoi, il y a dix mille ans, les hommes n'ont-ils pas pu comprendre que l'essence de leur vie n'est pas seulement dans le bonheur individuel, et pourquoi, plus tard, ont-ils eu la révélation de la conception supérieure de la vie : familiale, sociale, nationale ? Pourquoi ont-ils enfin la révélation de la conception chrétienne de la vie ? et pourquoi s'est-elle révélée précisément à tel homme ou à tels hommes, à telle

époque, à tel endroit et sous une telle forme ?

S'efforcer de répondre à ces questions en cherchant les causes de ce phénomène dans les conditions historiques de l'époque, dans la vie et le caractère des hommes qui ont accepté les premiers cette conception de la vie, serait vouloir répondre à la question : Pourquoi le soleil, en se levant, éclaire-t-il certains objets avant les autres ?...

Le soleil de la vérité, en s'élevant de plus en plus au-dessus de la terre, l'éclaire progressivement et il se reflète dans les objets que les rayons rencontrent les premiers et qui sont les plus propres à la réfraction.

Quant aux aptitudes de certains hommes à se pénétrer mieux que les autres de la

vérité qui s'élève, elles ne sont pas dans les qualités exceptionnelles de l'intelligence, mais dans celles du cœur ; ce sont : la renonciation aux vanités mondaines, la conscience de notre nullité matérielle, la sincérité. Ce sont ces qualités que nous voyons chez tous les fondateurs de religion et non la science approfondie.

Je crois que ce qui empêche par-dessus tout le véritable progrès de notre humanité chrétienne, est précisément ce fait que les savants, qui aujourd'hui occupent la place de Moïse par la conception païenne de la vie, ont décidé que le christianisme est une phase usée du développement moral de l'homme, et que leur conception païenne — celle qui est réellement surannée et antique — est précisément la conception supérieure, celle que l'humanité doit désor-

mais adopter. Et non seulement ils ne comprennent pas le véritable christianisme, qui est la conception supérieure de la vie, mais ils ne cherchent même pas à le comprendre.

La source du malentendu est dans ce fait que les savants, voyant que leur doctrine n'est pas d'accord avec la doctrine chrétienne, ont déclaré que c'est la doctrine chrétienne qui est erreur, c'est-à-dire qu'ils se sont imaginé que la doctrine chrétienne est restée en arrière de dix-huit cents ans sur la science, tandis qu'en réalité, c'est leur doctrine qui est en arrière de dix-huit cents ans sur la doctrine chrétienne qui commence à être reconnue par la majorité des hommes.

En effet, il n'y a pas d'hommes qui aient une notion plus erronée du sens véritable

de la religion et de la moralité que les savants. Et ce qui est plus surprenant encore, c'est que la science moderne, en faisant réellement de grands progrès dans le domaine physique, ne serve en rien à la vie morale des hommes, qu'elle leur soit même parfois nuisible.

C'est pourquoi j'estime que la science est impuissante à établir la relation de l'homme avec tout ce qui l'entoure ; seule la religion le peut.

VI

La religion est donc l'expression de la relation de l'homme avec l'infini. Et si la religion est la définition de la relation de l'homme avec le monde extérieur, la définition du sens de la vie, la morale est l'indication et l'explication des actes de l'homme qui résultent de sa relation avec l'infini.

Et puisqu'il y a trois relations de l'homme avec le monde extérieur, il y a aussi trois morales seulement :

1° La morale primitive, sauvage ;

2° La morale païenne, individuelle ou sociale ;

Et 3° La morale chrétienne, ou divine.

De la première relation de l'homme avec le monde extérieur découlent les doctrines morales communes à toutes les religions païennes, et qui ont pour but le bonheur individuel ; c'est pourquoi elles définissent toutes les conditions qui procurent à l'individu la plus grande somme possible du bonheur et elles donnent le moyen d'y parvenir. Ce sont les doctrines : épicurienne dans sa manifestation la plus basse ; mahométane, promettant à l'individu le bonheur grossier dans ce monde et dans l'autre ; enfin mondaine et utilitaire, qui a pour but le bonheur de l'individu dans ce monde seulement.

De la même doctrine, qui a pour but le bonheur individuel, découle la morale

bouddhique, dans sa forme grossière et aussi le pessimisme mondain.

De la deuxième relation de l'homme avec le monde extérieur, découlent les doctrines morales qui ont pour but le bonheur des groupements sociaux. D'après ces doctrines, le bonheur individuel n'est admis que dans la mesure que permet le bonheur du groupe. Cette relation a eu son expression dans les doctrines morales de l'antiquité grecque et romaine et dans celles des Chinois et des Juifs qui sacrifiaient toujours l'individu à la société. Enfin la morale moderne, qui nous impose le sacrifice de l'individu pour le bonheur de la majorité s'y rattache également, ainsi que, d'ailleurs, la morale de la plupart des femmes, qui sacrifient leur bonheur à celui de leur famille et surtout à celui de leurs enfants.

VII

Toute l'histoire ancienne et une partie de l'histoire moderne, sont pleines de récits d'exploits de cette morale socio-familiale. Aujourd'hui encore la majorité des hommes, en croyant professer le christianisme, suit en réalité la morale païenne et la donne comme idéal pour l'éducation de la jeunesse.

De la troisième relation chrétienne, et qui ne voit dans l'homme qu'un instrument de la volonté supérieure, découlent toutes